

**Zeitschrift:** La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

**Herausgeber:** Comité central de la Croix-Rouge

**Band:** 21/22 (1913)

**Heft:** 9

**Artikel:** Notes d'un infirmier volontaire en Bulgarie [suite et fin]

**Autor:** Bonto, W.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-555857>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,  
Soins des malades et hygiène populaire.

## Sommaire

	Page	Page
Notes d'un infirmier volontaire en Bulgarie (suite et fin) . . . . .	97	Les samaritains neuchâtelois au Val-de-Ruz Sect. de l'All. des gardes-malades de Neuchâtel 108

## Notes d'un infirmier volontaire en Bulgarie

(Suite et fin)

Dans les deux articles précédents, M. Bonto nous a narré son voyage de Neuchâtel à Sofia, puis son activité à l'hôpital du *Turnverein* dans la capitale bulgare.

Les récents événements, qui ont si cruellement éprouvé la nation bulgare, donnent à la fin de ce récit une actualité toute particulière.

### Au grand hôpital

Vers la fin de décembre 1912 la position du personnel au *Turnverein* était devenue précaire. On entendit parler d'une prochaine fermeture, sans savoir ce qu'il fallut en penser. Inquiet de me trouver de nouveau sans travail, je me rendis un jour auprès du chef de la mission allemande pour lui demander si, cas échéant, il me prendrait dans son hôpital. M'ayant vu à l'œuvre, sa réponse fut favorable, à ma grande satisfaction. Restait la question du logement qui présentait quelque difficulté. J'avais à revenir et, en attendant, j'obtins quelques jours de congé qui m'ont fait du bien et que j'ai employés pour visiter quelques-uns des nombreux hôpitaux de Sofia.

Une fois entré à Maitshin Dom, j'en étais fier. Il faut me pardonner cela, car n'étant pas du métier, n'étant pas Allemand non plus, on avouera que, comme infirmier dans un grand hôpital militaire dirigé par des Allemands, j'occupais une place exceptionnelle. Qu'on ne pense cependant pas à un manteau de brocat et un lit de roses, car le métier d'infirmier est plutôt dur. La position de garde-malade est modeste et cela n'est pas mauvais, s'il a lu les *Fioretti* de Saint-François et sait s'en inspirer.

Il est temps maintenant de vous parler de la composition de la mission allemande, dont le nom officiel était: *Abordnung des Zentral-Komitees der Deutschen Vereine vom Roten Kreuz*. La Croix-Rouge allemande a commencé par envoyer le docteur Martin Kirschner, privat-docent de chirurgie à l'Université de Königsberg, et le docteur Schubert, de Francfort sur-le-Main, avec 4 sœurs et 2 infirmiers, qu'on voit tous sur la photographie et qui sont arrivés à Sofia dans les derniers jours

d'octobre 1912. Les sœurs venaient de Hanovre, de la *Clementinenhaus*, les infirmiers appartenaient à des colonnes sanitaires de la Croix-Rouge. Je note en passant que la Croix-Rouge serbe, très habile, a profité du passage à Belgrade de la mission allemande pour lui demander de faire des opérations. En effet, quelques heures durant, les médecins, aidés des seuls infirmiers, ont prêté à la Serbie leur assistance sanglante et purifiante. Des opérations entre deux trains, voilà ce qui est faire un tour de la ville plutôt original.

Quelques semaines après, la deuxième partie arriva, composée du docteur Kohl, de Berlin, du médecin militaire Siber, de Landau (Palatinat), et de 4 sœurs.

Si l'on ajoute un infirmier allemand, engagé à Sofia, et l'auteur de ces lignes, on obtient pour le mois de janvier le total respectable de 4 médecins, 8 sœurs et 4 infirmiers, soit 16 personnes.

La mission avait apporté la literie (paillasses sans paille, couvertures), le matériel de pansement, les stérilisateurs, tout l'ameublement d'une salle d'opérations, un appareil Röntgen. Les lits, les brancards, la vaisselle avaient été fournis par la Bulgarie. Tout ceci sauf erreur.

Le nombre des missions étrangères, venues en Bulgarie, a été grand, et ce fut heureux pour les Bulgares, car beaucoup de vies ont été perdues, parce qu'ils n'avaient pas pris la précaution d'organiser leur service de sauvetage avec autant de soins que leur service de destruction. Grâce à l'intervention de plusieurs Croix-Rouges étrangères, il a été possible de mettre un holà au nombre des vies inutilement perdues.

Rien qu'à Sofia j'ai vu à l'œuvre, à côté de la mission allemande, les missions suivantes :

La mission autrichienne, renommée

comme l'allemande à cause de la capacité de ses médecins, dans l'hôpital divisionnaire qui était flambant neuf; la construction en était à peine finie, lorsque la guerre éclata.

La mission française, installée dans l'école des frères. Cette mission est partie tôt, déjà au mois de janvier 1913. Le supérieur, disait-on, voyait d'un mauvais œil l'intrusion d'un élément féminin nombreux dans ses locaux, au grand dam des intérêts spirituels des frères confiés à sa garde. *Si non è vero...*

Les missions hongroise, autrichienne (de l'ordre de St-Jean), tchèque et russe à l'école militaire, qui était devenue un immense et peu engageant phalanstère de blessés. Les Russes, frères de race des Bulgares, ne leur ont pas marchandé les secours: c'était énorme, les collines de caisses qu'on voyait arriver quelquefois, le tout gardé par des infirmiers russes. Les Tchèques, des Slaves aussi, ont également tenu à faire de leur mieux; la mission que j'ai trouvée à l'école militaire avait apporté une provision inouïe d'objets de pansement et de vivres.

Une deuxième mission russe au Séminaire, en dehors de la ville, et une mission anglaise à Knajevo, village près de la capitale. Ces Anglais étaient venus spécialement pour soigner les prisonniers de guerre turcs et ils portaient le croissant rouge.

En plus j'ai encore vu passer, soit pour aller plus loin, soit pour rentrer, des Belges, des Italiens, des Anglais, des Roumains et des Hollandais. Je ne donne nullement mon énumération comme complète; je ne parle que de ce que j'ai vu personnellement. Je le fais avec un sentiment de bonheur, parce que ces nombreux exemples de solidarité et de dévouement internationaux ont été doux à mon cœur d'internationaliste incorrigible.

Sur un plan de Sofia j'ai noté 15 hôpitaux; à ce nombre il faut en ajouter trois autres, dont l'emplacement exact ne m'était pas connu, et peut-être d'autres ambulances, dont j'ai ignoré l'existence.

Mais venons à la mission allemande, à « ma » mission. J'en ai admiré l'équipement. Docteurs et infirmiers portaient en tenue de marche une ceinture en cuir jaune et un brassard qui avait ceci de particulier qu'il n'était pas timbré, comme p. ex. le brassard bulgare. Le nom du Comité central allemand s'y trouvait imprimé, ce qui est plus pratique, parce que la lessive enlève un timbre, mais n'efface pas des lettres imprimées.

Les infirmiers possédaient un immense *Rucksack* en étoffe brun et une panetière. Pour soulager les blessés, ils portaient à droite, devant le corps et attachées à la ceinture, une cartouchière en cuir jaune avec des cartouches de pansement et, à gauche, une grande gourde en aluminium avec un gobelet, liés ensemble d'une façon pratique. Cartouchière et gourde m'ont paru conçues très ingénieusement et j'aurais aimé les montrer à mes collègues de la société des samaritains.

Pour leur grand bagage, les infirmiers disposaient d'une malle en métal. Les docteurs avaient aussi des malles métalliques, et toutes de modèle uniforme, comme on peut s'y attendre d'Allemands méthodiques.

A l'hôpital, mes collègues de la mission remplaçaient leur tunique par un veston court, de couleur claire, ce qui pour un infirmier est préférable à une blouse longue, quoique celle-ci soit de beaucoup plus seyante.

\* \* \*

Je voudrais dire quelque chose à propos du brassard de la Croix-Rouge. Je trouve que c'est un signe distinctif qui est loin d'être pratique. Pour mettre con-

venablement le brassard, il faut plusieurs minutes et en général l'aide d'une autre personne qui, inmanquablement, épinglera en même temps brassard, manche et chemise, sans parler des piqûres dont vous serez gratifié. Le brassard ne tient jamais bien en place, se froisse aussitôt mis, et, étant d'une couleur salissante, il a vite besoin d'être lavé. Ne serait-il pas mieux de le supprimer en adoptant, comme les Allemands, deux fois la croix rouge sur le col? Cela suffirait amplement pour le côté face, et le danger d'abus serait moins grand, car on peut mettre au dernier moment un brassard, mais il est presque impossible d'improviser tout un col. Cela se verrait. Les docteurs de la mission allemande ne portaient leur brassard que dans les grandes occasions. On me dira peut-être que le brassard a l'avantage d'être vu aussi par derrière. Qu'une personne soit vue par devant ou par derrière, elle doit déjà être très près pour qu'on puisse reconnaître le brassard avec la croix rouge. Le mieux serait de réserver une couleur, mettons le bleu clair, pour le Service de santé et pour la Croix-Rouge de toutes les nations. Tous ceux et toutes celles qui s'occupent du soignage des blessés porteraient donc une tunique, une blouse ou un manteau bleu clair. Aucune autre arme, aucune autre personne n'auraient le droit de porter une tunique, un dolman de la couleur adoptée. J'ai parlé de bleu clair, parce que c'est la couleur des médecins militaires suisses, mais ce serait à une conférence internationale de décider. Plus la couleur choisie serait voyante, mieux cela vaudrait. Qu'on ne traite pas cette idée de bizarre, puisqu'on a donné une valeur internationale à la série vert-rouge-bleu des timbres-poste. Il serait tout aussi important de diminuer les chances d'être tué pour le personnel des ambulances. On le ferait en lui réserver

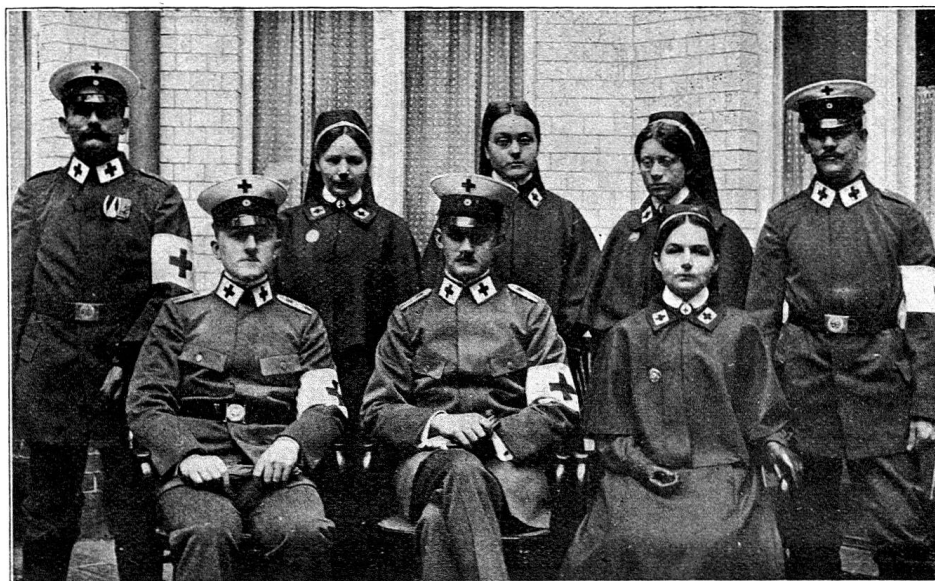
vant une couleur, la couleur de la charité internationale.

\* \* \*

Au mois de janvier 1913, la mission allemande avait encore à sa disposition deux bâtiments: *Maitshin Dom*, ce qui signifie la Maternité, et l'école primaire *Josif Kovatshev*, avec un total de 237 lits. En temps ordinaires la Maternité de Sofia peut héberger 86 femmes en couches. Des quatre ailes qui composent le bâtiment,

étaient mis là, de même que les amputés et les moribonds. Les quelques officiers blessés, que la mission a eu à soigner, ont également logé là.

L'école *Josif Kovatshev*, qui était d'une installation remarquablement moderne, hébergeait le plus grand nombre de blessés, les deux tiers environ. C'est qu'il y avait là un étage et une grande salle de gymnastique. L'école était plus hôpital que l'hôpital lui-même, était plus hygiénique



Quelques membres de la mission allemande en Bulgarie

Debout, de gauche à droite: Hærtel, infirmier; sœur Henny, sœur Minnie, sœur Marga; Kettmann, infirmier  
Assis, de gauche à droite: Dr Schubert, Dr Kirschner, chef de la mission; sœur Augustine

trois avaient été données à la mission, tandis que la quatrième était restée maternité. Vis-à-vis du jardin de *Maitshin Dom*, donc tout près, se trouvait l'école. On avait fait une trouée dans le mur du jardin pour faciliter la communication.

C'est à *Maitshin Dom* que se trouvaient le logis du docteur en chef et la salle d'opérations; on y avait non seulement des salles, mais encore des chambres. Cela explique pourquoi les cas particulièrement graves, où une intervention chirurgicale immédiate pourrait être né-

cessaire, étaient mis là, de même que les amputés et les moribonds. Les quelques officiers blessés, que la mission a eu à soigner, ont également logé là.

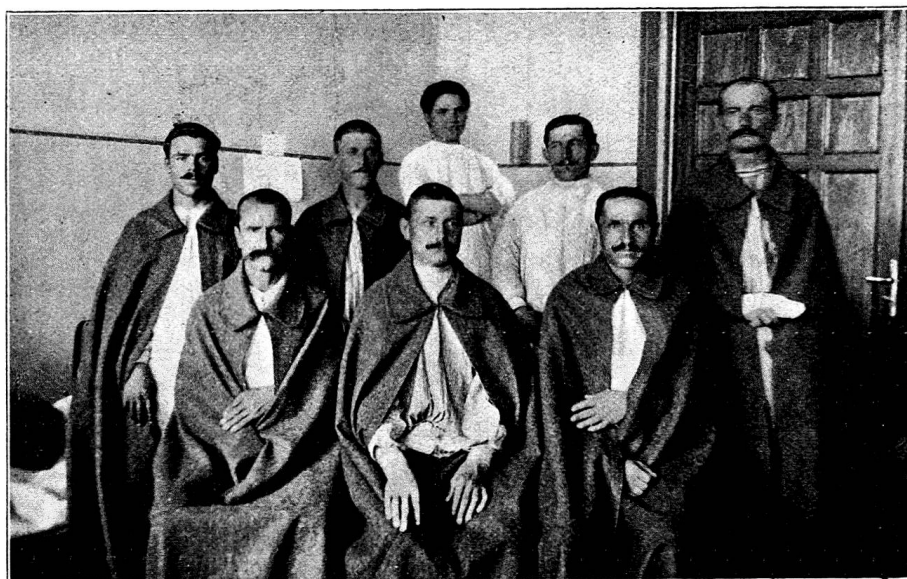
quant à la lumière du jour, la ventilation, la distribution des robinets, les cabinets, etc. Par contre, l'étendue plus grande, aussi bien en sens horizontal que vertical, car sous le rez-de-chaussée il y avait encore le sous-sol avec cuisine, salle de bains et chambres du chauffeur, occasionnaient un travail supplémentaire aux jambes, et spécialement à celles des infirmiers.

Lors de mon arrivée, au commencement de janvier, 180 blessés logeaient dans les deux bâtiments et je n'en ai jamais vu plus de 200, ce qui est heureux, parce

que dans la première période, lorsque toutes les places étaient prises, plusieurs malades ont dû dormir au corridor.

Les blessés étaient groupés en cinq sections, nommées A, B, C, D et E, dont les trois dernières à l'école. Chaque section avait une sœur; chaque section avait un infirmier, sauf E. Restaient trois sœurs, dont une, aux lunettes d'or, était chargée du service des opérations et de la photographie Röntgen, tandis que les deux

Le nombre des pansements que j'ai défaits dépasse de beaucoup celui des pansements que j'ai faits. Si la bande est devenue adhérente par le sang et le pus, il vaut mieux la couper, pour aller plus vite et pour que le blessé ait moins mal. C'est ce qui m'a appris l'utilité de ciseaux spéciaux, dits de pansement (*Verbandschere*), avec lesquels on peut couper promptement sans craindre de blesser le malade. Je n'en avais pas, défaut de mon



Chambre 5 de l'Ecole Kovatshev à Sofia. Blessés bulgares, infirmier et écoreuse

autres pourvoient au service de nuit.

Je fus placé à l'école, où j'étais d'abord avec un autre infirmier et plus tard seul. Qu'on me permette d'énumérer mes principales occupations pour ceux qui aiment les détails. Il y avait en premier lieu, au moins une fois par jour, la visite du docteur, à laquelle assistaient la sœur, la traductrice et l'infirmier. Alors les pansements devaient être enlevés, travail qui, appliqué à des nouveaux-venus, a ceci d'agréable qu'il vous met en face de la plaie au moment où elle est la plus malpropre, donc la plus captivante.

équipement que je pourrai corriger à la prochaine guerre. Les infirmiers allemands n'en avaient pas non plus.

Pendant la visite il fallait ouvrir les oreilles aux formules magiques, tombant des lèvres du médecin: *Tupfer, Streifen, Wattebausch, Benzin*, et agir pour autant que cela vous regardait. Il y avait à penser à bien d'autres choses encore, et parce qu'un docteur est par définition un monsieur qui n'a pas le temps, il fallait faire vite, tout en restant calme et en ne faisant pas de bruit. Le médecin parti, des attelles (dont la mission faisait un

emploi fréquent) devaient être mises et des pansements devaient être faits.

Un travail qui, comme on le pense bien, incombait seul à l'infirmier, furent les bains complets. L'école possédait (pensez un peu, pour une école primaire en Bulgarie!) une grande salle de douches. Pour le service d'hôpital, on y avait placé des baignoires sous deux douches. Malgré cette installation défectueuse, et malgré certaines recherches zoologiques obligatoires, j'ai beaucoup aimé donner des bains. Rien de plus beau que d'apprendre aux hommes comment ils peuvent entretenir leur santé! J'ai donné des bains en grand nombre, et lorsque, pour choisir mes victimes, je montais dans les chambres, un drap roulé autour de mes jambes, les soldats riaient à cause de mon accoutrement et le baptisaient « Chantecler », parce qu'il leur faisait penser à une robe entravée. Le mot que Rostand a remis dans les bouches, est allé jusqu'en Bulgarie et y sert à désigner tout ce qui est de mode récente.

Pour combattre les suites des blessures, j'avais souvent à masser des blessés ou à faire de la gymnastique avec eux. Cela donnait de très bons résultats et j'y gagnais la reconnaissance des malades en question.

Ajoutez encore le service après le réveil, celui pendant les repas, l'assistance dans la salle d'opérations et les milliers de pas, où j'ai usé ma chaussure entre l'école et la pharmacie de Maitshin Dom, et vous aurez une idée des occupations d'un *Kriegskrankenpfleger*, d'un infirmier en temps de guerre.

Le nettoyage ne rentrait pas dans nos attributions, parce qu'il était censé être fait par le personnel bulgare, mais il est arrivé que, par désespoir, nous nous y sommes mis aussi.

Un grand nombre de dames, appartenant à la bonne société de Sofia, pré-

taient leur concours comme traductrices et étaient comme telles indispensables. Aussi comme aides d'hôpital plusieurs d'entre elles étaient dévouées et ont rendu des services. Parmi les demoiselles, il y en avait deux qui possédaient une bulle de docteur (en philosophie), ce qui m'a fait apprendre la jolie combinaison dont les Allemands se servent pour leur adresser la parole: *Früulein Doktor*. La liste officielle énumérait 30 dames; de celles-ci une douzaine ne s'est montrée à nos yeux émerveillés que chez le photographe, lorsqu'il s'est agi d'éterniser sur une image tout le personnel de Maitshin Dom.

L'existence d'un grand hôpital ne va pas sans une administration d'une certaine étendue. Cette administration était confiée à un bureau, nommé en bulgare *kantse-laria*, à la tête duquel se trouvait un ancien ministre, député du parti gouvernemental et rédacteur d'un journal important. Il était assisté de plusieurs messieurs, entre autres de deux professeurs de gymnase, dispensés du service militaire, et par des employés subalternes. Le bureau servait d'intermédiaire entre la mission allemande et la Croix-Rouge bulgare, faisait venir les provisions et les objets nécessaires (p. ex. les béquilles, les cannes, les habits pour ceux dont les vêtements avaient trop souffert dans la guerre), annonçait la mort d'un blessé à sa famille, dirigeait les congédiés sur le commandant des étapes et correspondait avec eux, versait la solde au personnel bulgare.

Le service de la bouche était, chose étonnante, confié à une jeune demoiselle, une Bulgare, qui n'était pas à la hauteur de sa tâche. Plus d'une fois les boissons ou les vivres, auxquels nous avons droit, ne nous étaient pas donnés, sans autre explication que l'éternel *nema* (il n'y a pas). En général, la quantité de la nourriture n'était pas suffisante, ce qui ex-

plique qu'une lettre, que j'ai écrite le 18 février 1913, peut commencer par ces mots amers: « Plus qu'on travaille dans ce pays, moins on y est soigné. » En jugeant ma plainte, on doit tenir compte du fait que nous nous trouvions à Sofia, dans la capitale. Non seulement les sœurs et les infirmiers n'étaient pas satisfaits, mais j'ai même entendu des médecins se plaindre.

Comme personnel inférieur, il y avait tout un monde grouillant, vivant surtout dans le sous-sol de l'école. Je ne suis pas arrivé à en déterminer le nombre exact, mais rien que pour l'école j'arrive à plus de 22 (1 portier, 4 brancardiers, des nettoyeuses, 2 cuisiniers, 1 cuisinière, des aides de cuisine, 1 chauffeur, des tziganes), sans compter les mères et les enfants. Si tous ces gens avaient su travailler, l'école aurait brillé comme un phare, mais voilà... Ils en sont encore à la conception paradisiaque que le travail est une punition, ne se représentant pas qu'on puisse travailler sans y être forcé par le contrôle d'un supérieur, et ignorant la définition occidentale du mot propreté. A quelques exceptions près, je les ai trouvés bavards, paresseux, malpropres, vindicatifs, familiers, faméliques. Comme ange exterminateur, une sœur m'apparaît sur l'escalier, une sœur d'âge mûr, la coiffe blanche sur l'arrière de sa tête, énervée, furieuse. Elle lève ses bras en l'air, en agitant les mains, peste contre les fainéants et les indolents, et leur jette son anathème: *Nein, so eine Bande!*

\* \* \*

Dans la deuxième moitié de janvier 1913 nous avons reçu peu de nouveaux blessés. N'ayant pas assez de travail sur place, une partie de la mission alla la chercher autre part; le 5 février nous vîmes partir le chef, bientôt suivi par le Dr Schubert, et le 10 février par trois

sœurs. Tous partirent pour Mustafa Pacha, où quelques collaboratrices bulgares se rendirent aussi. Le travail là-bas a été plus pénible qu'à Sofia: on a logé dans des baraques, il y avait peu de confort, on a eu froid.

Pour nous ce départ du chef, qui était grand opérateur devant l'Éternel, signifiait moins d'ouvrage dans la salle d'opérations. Au lieu d'y travailler tous les six jours, on ne le faisait que tous les dix à 11 jours. Je ne peux cependant pas me plaindre, car j'ai assisté à une cinquantaine d'opérations, et si je n'en parle pas en détails, il faut l'attribuer à ma connaissance insuffisante de la langue française jointe à un manque de temps. Les opérations c'est ce que j'ai vu de plus beau pendant mon stage comme infirmier; là j'ai eu sous les yeux un des combles de la science actuelle.

La guerre a recommencé vers le 4 février 1913, mais ce n'est que le 16 février que nous avons vu arriver des blessés. Entre le 16 et le 25, l'école où j'étais a reçu 76 blessés, dont à ma grande joie un Turc. Ils arrivaient presque toujours la nuit, avec des blessures qui n'étaient pas toujours graves, mais ils donnaient tout de même beaucoup à faire, entre autre parce que tous devaient être baignés. C'était chose fort nécessaire, car ces combattants n'avaient pas eu de bain depuis 4 mois, 5 mois, 6 mois même. Quelques-uns me confessèrent ingénument de n'en avoir jamais pris.

Au mois de mars nous n'avons reçu à l'école que 8 blessés. A Mustafa on souffrait également du manque d'ouvrage, et le 16 mars nous eûmes le plaisir de revoir sains et saufs ceux et celles de la mission qui avaient poussé un pied jusqu'en Turquie.

Vint la dernière semaine de notre séjour à Sofia, car la mission devait ren-



trer. Les blessés n'étaient pas précisément contents en apprenant cette nouvelle. La possibilité d'être soignés par des docteurs bulgares ne leur souriait point. L'un me dit: « *Nishto, nishto, vi tuka* », une manière enfantine pour dire: pas du tout, vous devez rester ici. Un autre me raconta comment il avait été mal soigné dans une ambulance bulgare.

Lundi 13 mars 1913, les trois médecins qui nous restaient, le D<sup>r</sup> Siber nous ayant quitté le 6 mars, firent leurs dernières opérations.

Mardi j'obtins la permission de partir en même temps que la mission. J'aurais peut-être pu rester, mais je ne voulus pas être plus royaliste que le roi: la mission ayant fini, je trouvais que je pouvais aussi enlever ma blouse. Mardi soir Sava, notre cher Sava, nous quitta. C'était un jeune homme de Lovetsh (ville au sud de Plevna) que la guerre a passablement mutilé, mais qui portait sa blessure avec orgueil et qui supportait ses douleurs avec patience. Toujours gai, vif, souvent comique, remontant les autres par sa bonne humeur et ses drôleries, il plut à tous, au médecin traitant comme à la sœur, à ses frères d'armes comme à l'infirmier. Son départ m'affligea beaucoup.

Mercredi, je vis mourir Petko, un homme d'une de mes sections. Fils unique d'une veuve, il n'aurait pas eu besoin d'aller à la guerre, mais il était venu librement, l'esprit enflammé par l'idée; il se réjouissait de la médaille des volontaires qu'on lui décernerait, mais il allait être enterré sans médaille, sans honneurs, sans suite...

Il fallait vider l'école avant notre départ, ce que nous fîmes le même jour, après avoir congédié d'abord autant d'hommes que possible. Les blessés quittèrent l'école par groupes, avec cette joie que donne le mouvement aux enfermés. Quelques-

uns devaient encore être portés. Leur joie fut de courte durée, nos hommes s'aperçurent bientôt que Maitshin Dom était moins confortable que l'école.

Il fallait s'occuper un peu des caisses d'emballage, mais sauf cela j'étais déjà en vacances, je pouvais emballer moi-même, ce qui fut vite fait, faire mes visites d'adieu et acheter des souvenirs.

Vendredi 21 mars j'ai soigné mon dernier blessé, en aidant avec un collègue allemand le chef de la mission. Les deux autres médecins et les sœurs étaient en excursion à Tirnovo. Ce pansement, fait par des hommes seuls, fut des plus intéressants. Tout se fit calmement, *sans un mot de trop*. Le chef, comme pour montrer qu'il maniait la bande avec autant d'aisance que le scalpel, pansa le malade jusqu'au bout. Le blessé, très sensible, cria pour un rien et on ne put lui en vouloir. Il était arrivé avec une singulière blessure au bas de la jambe, où un morceau d'os rond sortait de la plaie. Opéré le 22 janvier et une deuxième fois le 12 mars, on dirait que sa blessure se révolta à l'idée de notre départ. Elle n'alla pas mieux et lui faisait très mal. Je suis de ceux qui, en service auprès des blessés, souffrent plus par le nez que par les yeux. La blessure en question me causait une douleur olfactive excessive par une odeur que seul un chimiste pourrait décrire: c'était infect, c'était la dernière des odeurs. Ou pour être exact, l'avant-dernière, car mon nez s'en rappelle une, plus terrible encore.

Notre hôpital et nos malades furent transmis à un médecin russe. On se fit, de part et d'autre, les dernières amabilités et on se dit adieu. Ces moments furent pénibles, mais plus d'un parmi nous, soit docteur soit subalterne, reçut alors la récompense pour les peines qu'on s'était données. La figure des blessés, leurs gestes

respectueux, parfois leurs larmes, n'eurent pas besoin d'être traduits.

Si *Odrin* (Andrinople) était tombé plutôt, la mission y serait allée peut-être. On en a parlé. Malheureusement la ville ne se rendit que trois jours après notre départ, qui se fit dimanche 23 mars 1913. Ce jour-là, vers 7 h. du matin, foule à la gare de Sofia pour voir une dernière fois les membres de la mission allemande. Je déteste les adieux officiels, j'y sens trop d'éléments non sincères. Les sœurs reçurent des paniers remplis de fleurs, personne n'offrit le moindre œillet aux trois infirmiers.

Ah, que ce fut doux de s'enfoncer dans les coussins rouges de notre coupé, où il y avait juste de la place pour trois, et que messieurs les infirmiers ont bien voyagé! Vers l'après-midi, le train était bondé, mais personne ne put entrer chez nous. Je pensais à mon arrivée en Bulgarie et trouvais le contraste fort agréable.

A Belgrade, nous passâmes la nuit dans un hôtel, récemment fini et très bien aménagé. Lundi on dut se lever très tôt et on continua sur Budapest. On dîna au wagon-restaurant, et, un peu avant d'arriver dans la capitale de la Hongrie, le docteur Kirschner me dit cordialement adieu et je pris congé de toute la mission allemande, dont pendant quatre mois j'avais eu l'honneur d'être le collaborateur.

Glück auf, Ihr Deutschen, die Arbeit war schön!  
Wie war ich so gerne beim Roten Kreuz....  
Doch alles muss enden, nur eines nicht:  
Erinnerung bleibt so lange ich lebe!

\* \* \*

Nul n'est plus mécontent de ces lignes que moi-même: il me semble que mes souvenirs sont incomplets et mal présentés. Qu'on ne m'en veuille pas, car je n'ai pas eu le temps de tenir un journal détaillé, lorsque j'étais en Bulgarie, et j'ai dû me contenter de quelques notes, crayonnées

à la hâte. Maintenant il m'est impossible de donner une forme achevée à cet article, parce que je suis appelé par d'autres travaux. Je le donne tel quel, en espérant avoir tout de même fait plaisir à mes collègues les samaritains et leur avoir rendu ainsi une partie de ce que je leur dois.

\* \* \*

Dire que je reviens enchanté de la Bulgarie, serait trahir la vérité. Par-ci, par-là j'y ai été bien accueilli, mais le meilleur accueil... m'a été réservé par des Allemands, de la mission ou de la colonie allemande. Si j'ai des souvenirs mélangés de la bourgeoisie bulgare, parmi laquelle j'ai rencontré passablement de demi-civilisés, et des souvenirs très mauvais du personnel bulgare inférieur, je penserai par contre toujours avec émotion à mes braves blessés. C'étaient pour la plupart des paysans, presque tous mariés, des hommes sobres, sains, serviables, des malades patients et dociles, au fond des pacifiques qui trouvaient que la guerre avait déjà duré trop longtemps et qui ne demandaient pas mieux que de rentrer chez eux pour aller labourer leurs terres.

C'est le cœur navré que j'ai appris les événements du mois de juillet, qui seront une sombre page dans l'histoire de la Bulgarie. La faute n'en est pas au peuple, qui est foncièrement bon et dont on pourrait tout faire, si on le guidait noblement, mais aux parvenus, mais aux ambitieux, mais aux jouisseurs, qui croient que le pouvoir ne doit servir qu'à assouvir toutes leurs passions et qui s'imaginent qu'on peut gouverner sans morale. Quant à mes blessés, dont plusieurs, sans doute, ont été obligés de reprendre les armes, je ne puis que leur répéter ce que je leur ai dit en partant: Adieu, mes amis, et si possible au revoir.

W. BONTO.

